
LE COMITÉ (3) – LA COMMISSION D’ENQUÊTE

Angéla Mollé¹

Résumé de la première partie – Le Comité (2) – Le Coach

La hausse attendue du niveau des océans a eu lieu. De nombreuses terres ont été submergées. Les réunions du Comité de Sélection et de Promotion des Meilleurs (dit « le Comité ») ont dorénavant lieu les vendredis dans une barge propulsée à l'énergie actantielle. Martial Tonarelli, jeune et dynamique Président, mène les membres du Comité d'une poigne de fer, l'ordre du jour des réunions est méticuleusement minuté. Innovateur-né et perfectionniste, il est perpétuellement à la recherche de méthodes améliorant les performances collectives. C'est pourquoi il a accepté avec ferveur la proposition de Dimitri Piot, le coach. Ce dernier, avec le précieux soutien de Roseline Bizien, propose d'utiliser un progiciel de gestion simultané des carrières et des publications : il permet d'identifier automatiquement les dossiers de candidature à rejeter. Le Comité n'a plus qu'à statuer sur les quelques dossiers à potentiel et les (très) rares articles à publier. Les gains de temps et d'énergie sont spectaculaires. Mais ce vendredi-là, juste avant le début de la réunion, plusieurs meurtres ont lieu, dont celui du coach, projeté sur les barbelés de la barge depuis le sommet d'une tour. L'accumulation, en quelques minutes, d'assassinats et d'un sabotage entravant la propulsion actantielle de la barge, provoque la panique au sein du Comité. Des pirates étiques tentent de s'emparer du navire dérivant. Martial Tonarelli se voit contraint d'appeler les services de police fluviale à la rescousse. Arrivé rapidement sur les lieux, Lendorf, secondé par une dizaine de tireurs d'élite, éloigne la menace et interroge les membres du Comité. Après quelques mois d'enquête, le Commissaire Lendorf remet un rapport, dont seuls quelques extraits ont été rendus publics. Sans parvenir à conclure, Lendorf soupçonne plusieurs membres du Comité, les uns opposés à la méthode Piot, les autres jaloux de son succès auprès du Président.

¹ Angéla Mollé est chercheuse associée au G.R.C.S. angela24.molle@gmail.com

Accoudé au garde-corps de l'étroit pont supérieur, le front ceint d'une fine pellicule de givre, le Commissaire Lendorf se laisse envahir par l'étrange douceur qui émane du paysage. Imperceptiblement bercé par le mouvement régulier de la houle, s'abandonnant à une inhabituelle rêverie, sa haute silhouette fait preuve d'humilité face à l'infinie force des flots. Sans avoir disparu, ses préoccupations se tiennent en retrait, tapies. Et s'il frissonne parfois, est-ce pour écarter encore leurs assauts ?

Les deux équipes de douze rameurs se relaient en silence pour propulser sans à-coups l'élégante galère. Lendorf a tout de suite compris qu'on avait mis à sa disposition des actants humains d'exception, à fort potentiel, probablement éligibles, du fait de leur remarquable flexibilité, au statut d'esclave de première classe. Des bancs de brume mauve ont tout à coup succédé aux gris mélancoliques des lames d'acier et aux verts bileux des macérations organiques. L'océan qu'ils viennent de traverser a pour ainsi dire disparu, avec ses tornades fulgurantes d'algues et de boue, ses hurlements stridents de vortex déchirés et ses averses oppressantes. Le silence qui les enveloppe - depuis combien de temps ? -, semble de plus en plus intense. À scruter ses traits, un observateur avisé en déduirait que le Commissaire est sous l'effet d'un charme, d'un bonheur absolu, non négociable. Venant battre sur sa veste de toile fatiguée, son inévitable sacoche de cuir roux l'agace un peu : son contenu lui rappelle l'inquiétante raison de ce voyage. Mais Lendorf parvient à s'en détacher. Dans le silence assidu qui l'enveloppe, il se concentre, professionnel, sur l'aptitude des propulseurs actantiels à fendre, sans tangage ni roulis, la surface blême des eaux. Le vif esquif file si silencieusement que le Commissaire prend plaisir à méditer sur la pureté retrouvée du mouvement.

Le mauve des brumes cotonneuses le conforte dans l'idée qu'il est parvenu, comme le veut la rumeur, dans les environs du Golfe de Calour, cité prométhéenne, aussi énigmatique qu'artificielle. « Ainsi donc, ce serait vers cette Mecque hypermoderne que me conduit l'équipage ? Ce serait là que siège la Commission d'enquête ? », s'interroge le Commissaire. Le Golfe, le Golfe, Lendorf en a entendu parler, mais il n'a jamais accordé foi à cette légende. Il pensait jusqu'ici qu'il ne s'agissait que d'un mythe astucieux façonné pour assouvir l'atavique attrait des foules pour le merveilleux. Le voile de brume s'écarte. Avec le tact qui sied aux actants moléculaires, le mauve le cède à différentes nuances de bleus et de verts. Puis, Lendorf voit se dresser, massives et compactes, éclairées par une lumière à l'intensité oubliée, de hautes falaises d'ardoise, ne laissant entre elles qu'un étroit défilé, obligeant l'agile esquif à virer sans cesse de bord. Cette lenteur contrainte offre au Commissaire l'opportunité d'observer en détail, les quartiers classés secret défense de la ville flottante, réalisation post-déluge où tout est pensé pour éviter de reproduire les erreurs des précédentes civilisations industrielles.

Dans les dernières décennies précédant la soudaine - et pourtant très prévisible - montée du niveau des océans, les plus opulentes fortunes se sont lancées dans une stimulante compétition coopérative pour concevoir et réaliser des villes flottantes, entièrement indépendantes, susceptibles de s'autogérer, de se perpétuer dans leur être en échappant aux crises environnementales, sociales ou migratoires. Seule une poignée de ces projets ont pu être achevés à temps. Ce sont ceux, dit-on, qui ont bénéficié des conseils des meilleurs psychologues urbains - les villes aussi ont une âme, sorte d'actants méta-réticulaires à reconfiguration lente. Ces villes-îles abritent, dit-on encore, les états-majors des plus puissantes figures du partenariat public-privé : les équipes dirigeantes des

multinationales partagent avec les cabinets ministériels les étages de tours dissimulées, permettant aux firmes d'économiser d'importants frais de lobbying.

Entre les hautes falaises, mi-hostiles, mi-curieuses, d'où ruissellent d'irascibles cataractes, l'esquif n'en finit pas de louvoyer, de changer de cap, de tourner, comme si l'on avait cherché à en déboussoler l'invisible pilote.

Mais non, pas de panique, Commissaire Lendorf. Si cette sinuosité est bien le fruit d'une pensée systématique, elle est loin d'engendrer la confusion. Les psychologues urbains, dressant les plans de la cité mobile, ont tout simplement mis en application l'un des principes de leur art qui soutient que la courbe beauté des Golfes est le support d'un urbanisme, non pas fourbe, mais flexible. Habitué à ne trouver sa voie qu'en négociant d'innombrables virages, l'habitant des Golfes en acquiert un habitus souple, fait de tolérance et de patience contraintes, que l'on pourrait prendre – à tort – pour une aptitude innée à la résignation. Inutile d'accélérer dans un univers de lacets et de méandres, où la lenteur n'est qu'apparente, la vitesse un concept obsolète. Dans cette tortuosité manifeste, il est impératif d'aimer perdre son temps – car c'est investir dans l'avenir ! -, il est urgent de laisser son esprit se distraire à imaginer toutes sortes d'hypothèses, mais aussi de chimères.

Enfin, l'esquif accoste. La vue du ponton ondoyant où l'attendent les porte-paroles de la Commission lui fait instantanément retrouver ses maussades préoccupations. Vêtus de survêtements blancs, un homme et une femme, tous les deux jeunes, sains, souriants et avenants, l'accueillent, tandis que les pensées les plus diverses se bousculent dans son esprit. Les rameurs l'aident à débarquer sans heurt et Lendorf, sa sacoche de cuir roux bien en main, les quitte presque à regret, lui qui, quelques heures plus tôt, était à deux doigts de penser qu'ils allaient le perdre en haute mer, l'abandonner sur un rocher désolé. Il aurait souhaité leur dire un mot, les remercier, leur manifester sa sympathie. Il s'en veut de n'avoir même pas eu l'idée de s'enquérir de leur sort, de connaître quelque chose d'eux. « Mes préoccupations m'aveuglent, l'âge me rend misanthrope », songe le vieillissant Commissaire, tandis que, du même mouvement fluide, les rameurs s'éloignent, disparaissant déjà dans le lacis des falaises. « Le modèle du juste à temps s'appliquerait-il aux transports actantiels ? » s'interroge le Commissaire.

*

**

La chaude poignée de main que lui donnent ses hôtes le rappelle subitement à la réalité. Il a dû accepter de se rendre à la convocation de la Commission, laquelle vient, comme il lui a été notifié dans un courrier officiel, d'ouvrir une enquête sur sa propre enquête. On entend lui faire « préciser certaines choses », « éclairer certains points troubles », « vérifier certaines preuves », « examiner des faits nouveaux ou apparemment ignorés par l'enquête ». Bref, il serait question de réexaminer le fameux rapport d'enquête que Lendorf a rédigé sur les assassinats des membres du Comité.

Sur le ponton serpentant, les passants s'activent tranquillement, le plus souvent avec bonhomie, le saluent quand ils le croisent, et si ce n'est plus le silence absolu de la brume mauve, seuls les cris mélancoliques de goélands repus s'aventurent parfois à déranger l'immobilité placide de l'air. Pourtant, régulièrement, des navires charpentés accostent, déchargeant leurs cargaisons monumentales, d'autres partent, les cales bondées, le tout dans un calme cotonneux.

Lendorf ne le sait pas encore, mais ses hôtes sont en réalité des actants holographiques, parfaite hybridation d'humains et non humains, respectant les objectifs de parité entre masculin et féminin. Ils disparaissent soudain, comme s'il s'agissait d'hallucinations. Ils ont néanmoins eu le temps de le mettre sur la voie et de lui indiquer que, pour arriver au lieu de convocation, il lui suffisait de suivre, en toute autonomie, les ondulations de la chaussée. En effet, celle-ci est dotée d'un réseau pensant d'algorithmes permettant de faire de chaque passant un acteur de son itinéraire, moyennant, toutefois, quelques indications de l'environnement urbain : les algorithmes calculant au plus près la destination et l'itinéraire. De plus - et ce point est majeur -, des capteurs logés dans la trame du sol transforment l'énergie mécanique de ses pas en énergie actantielle. Rien ne se perd. Même les microséismes provoqués par la chute des corps, notamment celle des personnes âgées - fort rares, semble-t-il - sont mis au service de cette reconversion énergétique. Lendorf, en allongeant prudemment le pas, réalise que le sol où il marche, non sans quelque appréhension, ondule, tandis qu'une voix, alternativement masculine et féminine, le guide, accompagnée d'un discret fond musical - une *playlist* instrumentale aurait dit sa fille -, lui indiquant gaiement les adresses des bars et restaurants les plus proches.

Nul véhicule, seulement des marcheurs, joyeux, plein d'entrain, épanouis, manœuvrant d'un pas allègre dans le fouillis organisé de bosquets artificiels et de ponts improbables enjambant de minuscules mares où croassent des voix de synthèse. De loin en loin, de gigantesques arbres ponctuent la ligne d'horizon, tels des géants immobiles, semblant soutenir la voûte céleste et surveiller la venue bien improbable de hordes hostiles. À y regarder de plus près, il s'agit de constructions monumentales - des œuvres d'art ? - où Lendorf croit discerner des carcasses d'automobiles concassées, dont l'empilement coloré n'est d'ailleurs pas sans charme. D'autant que les jardiniers de Calour y font croître et ruisseler des nappes végétales ondoyant nonchalamment. Parfois, les automobiles sont remplacées par toutes sortes de motos broyées, reconnaissables à leurs guidons et aux casques à visière opaque, contenant peut-être encore les crânes de leur dernier propriétaire.

Les marcheurs et les marcheuses qu'il croise - ou qui le doublent sans mal, tant son appréhension le ralentit -, ces passants arborent tous des badges clignotants - « de mauvais goût, tout de même » - sur lesquels Lendorf a parfois le temps de lire : « *En marche pour le marché !* » ; « *J'aime marcher et travailler à Calour !* » ; « *À Calour, travailler est ma passion !* ». L'unanimité et les enthousiasmes collectifs ont toujours eu, pour le Commissaire, quelque chose de suspect, de faux - « de faux-cul, oui ! », s'énerve-t-il intérieurement. Sa connaissance des humains l'amène à soupçonner que, derrière cette façade idyllique, cette allégresse béate, ces devantures clinquantes, grouille tout un Léviathan de haines et de jalousies, de projets d'évasion, d'aspirations à hurler, peut-être à détruire. Que dissimule-t-on derrière cette parade de gaieté ?

Alors qu'il franchit un portique constitué d'un habile assemblage de casques concassés de motards - certains, la visière défoncée, laissent entrevoir les restes d'un crâne -, son esprit se met en quête d'une faille, d'un indice, d'une dissonance dans la mécanique hypnotique du mythique Golfe de Calour. Insoucieux des messages vocaux le rappelant à son devoir de marcheur, le Commissaire inspecte les alentours, à la recherche d'incohérences bavardes. D'ailleurs, à mieux y réfléchir, n'entend-il pas, de temps en temps, des grondements sourds, semblables aux grincements lointains de gigantesques

mécanismes ? Aux chants tristes et déchirants de baleines désolées ? Et ces engins qui s'activent au pied de pylônes brisés, ne réparent-ils pas les dégâts causés par un sabotage, un attentat ? « Allons, Commissaire, n'en rajoute pas, ton imagination, si alerte dès qu'il s'agit d'enquêter, ici, s'égare », lui rappelle son double autoréflexif. « Les pylônes que tu crois brisés sont en réalité en construction ». Et en effet, regardant mieux, Lendorf doit bien reconnaître que ce sont des grutiers qui s'activent à réaliser ce qui paraît être un chantier d'implantation d'éoliennes de nouvelle génération. Des ingénieurs – reconnaissables à leur casque à plume blanches et les psychologues urbains coiffés de bérets verts – surveillent le délicat montage des futs géants en forme de cônes flexibles, élaborés avec passion pour rendre Calour autosuffisant.

Soudain intrigué, Lendorf ralentit. Son pas se fait plus pesant, son champ de vision se rétrécit, son regard se porte sur une lézarde qui court le long d'un des panneaux publicitaires, délicatement encastré dans la nonchalance instituée des bosquets. Une main anonyme y a glissé un billet, que le Commissaire ne peut s'empêcher de déplier. Il a juste le temps d'apercevoir un court texte et quelques symboles. Déjà l'encre pâlit, seuls quelques mots surnagent, mais ils semblent appartenir à une autre langue. « Monarc... ordure... arrête tes arnac... », « Nou... jam... winn... », « en marc... con... Monarc... ». Pendant un bref instant, une image s'accroche à la page : elle représente, autant qu'il peut en juger, des corps déchiquetés à perte de vue, flottant sur ce qui paraît être une décharge à ciel ouvert. Il n'a pas le temps de méditer sur cette vision évanescence que déjà des voix acidulées, le rappelant à son ardente obligation, lui enjoignent de reprendre sa course. La Commission l'attend.

*

**

Algorithmes et hologrammes le conduisent alors, non sans quelque fermeté, aux portes discrètes de ce qui s'avère être le palais perpétuellement provisoire – le réputé 3P - de la Commission d'enquête, où sa présence est requise. S'imaginant piloté à distance par un superviseur masqué, craignant d'avancer vers sa propre fin en traversant la place torve où patrouillent de furtives sentinelles, Lendorf s'introduit dans une salle lumineuse qui lui fait penser aux serres géantes où s'épanouissent les jeunes pousses. Une foule éparse d'hommes et de femmes, élégants et racés, y palabrent avec ferveur. Des rires éclatent, tant la passion anime cette multitude affairée. Nul ne semble remarquer son entrée, son hésitation, sa perplexité. Le murmure de discrètes conversations accompagne les lentes déambulations des convives le long de parcours sinueux où, un verre à la main, apparemment plongés dans d'âpres négociations, hommes et femmes se croisent sans cesse sans jamais se heurter. Certains semblent voler. « Non, ils volent réellement », s'exclame intérieurement Lendorf. Hommes volants et femmes volantes se posent un peu plus loin, le plus souvent sans heurt, sans que personne ne s'en émeuve.

Le Commissaire n'a pas le temps de s'étonner de ce phénomène et surtout de sa banalisation, que déjà un serveur et une serveuse lui offrent, de conserve, une tasse de café sans sucre, qu'il juge excellent. Alors qu'il s'en fait la remarque, Lendorf entend une voix au timbre agréable, lui expliquer qu'il s'agit d'une décoction hybride de crus bio équitables, dont les grains ont été cueillis dans le district d'Harar, sur les hauts plateaux d'Éthiopie. La voix s'avère être celle du Président, comme l'indique le badge clignotant sur la visière de sa casquette d'amiral. Le dépassant d'une bonne tête, la quarantaine finissant, l'homme s'avance souriant.

« Certes, lui dit-il d'un ton affable, la soudaine montée des océans a réduit les surfaces cultivables aux seuls hauts plateaux ».

« Mais, complète la Présidente s'approchant à son tour, pour que les agriculteurs parviennent à lutter, sans herbicide ni défoliant, contre les mauvaises herbes et les insectes, ces indésirables récalcitrants et ces nuisibles organisés... »

« Il a fallu, poursuit le Président, que les agriculteurs survivants acceptent d'appliquer les théories actantielles. Depuis, les cultivateurs réformés recourent aux services d'un médiateur ad hoc ».

« Ce médiateur, voyez-vous, nous l'appelons porte-parole, mais le terme est, convenons-en, impropre, puisque la plupart des actants sont muets, explique doctement la Présidente ».

« Et que fait, si je puis me permettre, ce médiateur porte-parole ? », se surprend à interroger Lendorf.

« Il négocie, répond illico la Présidente, avec le représentant et la représentante de la Nature hostile pour que les vergers soient équitablement partagés entre... »

« Les cultures du café, qui donc est bio, et le libre développement/épanouissement des plantes autochtones », conclut le Président.

Lendorf s'étonne de ce que ses hôtes répondent à une question qui venait juste de germer dans son esprit. Semblant lire dans ses pensées, la Présidente et le Président, lui expliquent, en chuchotant, qu'ils expérimentent un dispositif permettant de percevoir les émissions psychoaffectives générées par les activités des actants, notamment humains. Plus exactement, le dispositif capte et enregistre les changements continus de l'environnement provoqués par les différentes unités actantielles, les associe aux données les caractérisant, et, par de savants calculs qu'il serait ici trop long de détailler, le dispositif élabore des hypothèses quant aux sujets de préoccupation de chaque actant, les classant par ordre de probabilité décroissante.

« Notre but, monsieur Lendorf, croyez-le bien, n'est pas de contrôler les pensées », susurre en souriant la Présidente.

« Mais, murmure le Président, de tester la pertinence des hypothèses ainsi élaborées, de perfectionner sans cesse la connaissance ».

« Et, au demeurant, précise la Présidente en s'inclinant, d'identifier des sujets de discussion... ».

« Clés en main, dirais-je », complète en se penchant à son tour le Président.

« Tout à fait, des sujets "clés en main", opine la Présidente en souriant derechef, des sujets éminemment actuels ».

« Et consensuels ! » scande le Président.

« Pour engager, déclame la Présidente, des conversations opportunes avec les personnalités les plus diverses ».

« Autrement dit, Mr le Commissaire, s'émerveille le Président, nous expérimentons un agent d'intelligence artificielle au service de la délibération efficace ».

« Dit autrement, Mr Lendorf, s'écrient en cœur ses hôtes illustres, comme l'aurait résumé votre collègue Dimitri Piot, nous cherchons à perfectionner la raison communicationnelle, à l'expurger de toute distorsion ».

Sur ce, le Président et la Présidente, le prenant chacun par un coude, le guident vers la sortie, quittant au débotté le hall bourdonnant.

Serrant – est-ce pour se rassurer ? -, sa vieille sacoche de cuir roux, Lendorf se laisse conduire le long d'un couloir sinueux baigné d'une clarté uniforme. Tandis que ses hôtes l'entraînent en discourant alternativement, parfois simultanément – chronomètrent-ils leurs temps respectifs de parole pour respecter le principe d'égalité stricte entre actants masculins et féminins ? -, s'immergeant dans leur brouhaha, le Commissaire tente d'ordonner ses pensées, tout en se demandant s'il demeure sous la discrète surveillance du dispositif expérimental. Ne sont-ce point des détecteurs d'ondes cérébrales qu'il aperçoit, clignotant lentement sous certaines affiches vantant les mérites du Golfe de Calour ?

Dans le doute, il se surprend à se demander : « serais-je capable de masquer mes pensées en faisant mine de me concentrer sur des sujets insignifiants – les fluctuations du cours des bourses, par exemple -, ou des sujets de préoccupation imaginaires – tiens, l'agonie de mon père qui ne m'a jamais reconnu – tout en poursuivant, à l'abri des détecteurs, les réflexions qui m'importent ? » S'il a pris soin d'emporter avec lui un double du rapport d'enquête, il n'a pas eu le temps de le relire. Il doit se fier à sa mémoire pour visualiser cet épais volume qu'il a rédigé seul, il y a plusieurs mois. Quelques chapitres lui restent certes en tête, mais ce qui lui revient avec le plus d'insistance, ce sont les faits troublants qui ont émaillé son enquête et auxquels, par mesure de sécurité, il doit s'efforcer de ne pas penser. Si seulement il pouvait disposer d'un peu de temps pour relire certains passages...

*

**

Trop tard, ils entrent dans une pièce sans fenêtre, toute tapissée de tentures moirées, dont les reflets métalliques lui rappellent les ondulations inquiétantes de l'océan. Des affiches géantes, identiques à celles du couloir, mais de plus grande taille, représentent des scènes ensoleillées de Calour, où marchent en souriant des actants humains visiblement heureux. L'une des affiches rappelle que le Golfe doit son nom à son généreux fondateur, mécène et financeur avisé, le docteur Jean-Eugène-Antoine Nanquin de Calour, inventeur-breveté du premier décodeur universel des ondes cérébrales et industriel fortuné.

Ses hôtes l'abandonnent près d'une petite table située au centre de la salle et se dirigent, l'un par la droite, l'autre par la gauche, vers l'estrade sur laquelle dix-sept figures le scrutent avec attention. Jugeant présomptueux de s'asseoir sans en avoir été prié, le Commissaire, sentant ses jambes fléchir, dépose sa sacoche sur l'étroit plateau de verre, s'y appuyant au risque de la faire éclater en une myriade d'éclats minuscules. Provisoirement raffermi, il remarque alors la discrète présence d'un bruit continu, semblable au clapotis des vaguelettes s'en venant battre contre la coque d'un navire à l'ancre. Au-dessus de l'estrade, défilent lentement, en lettres majuscules, des slogans qu'il a déjà lus, « Calour, c'est pour toujours » ; « Marcher et travailler à Calour : ma passion ! ».

Rejoints par le Président et la Présidente qui, sans un regard pour leurs pairs, prennent prestement place au milieu d'eux – deux places centrales leur étant visiblement réservées - les membres de la Commission semblent au complet. « Dix-neuf, ils sont dix-neuf, compte le Commissaire. Vont-ils tous m'interroger ? D'où vient qu'ils accordent une telle importance à mon enquête ? ». Les hommes, le regard généralement dissimulé sous d'épaisses lunettes d'écaille au design branché, portent tous une barbe religieusement

entretenu sous un crâne méticuleusement rasé. Les distinguent la couleur des montures d'écaille et celle de la barbe, allant du noir le plus profond au blanc le plus lumineux.

La position qu'il tient lui est de plus en plus pénible. Debout, légèrement penché sur sa jambe gauche, s'agrippant du bout des doigts à la table de verre, Lendorf sent sa sciatique se réveiller, lui déchirer les muscles, des fessiers aux mollets. Un léger tremblement parcourt son corps las. Il devrait changer de position, mais la Commission, qu'il observe comme on regarde un paysage fascinant, le paralyse.

Hormis cet imposant aréopage, la pièce est vide, autant qu'il peut en juger, n'osant ostensiblement en faire l'inventaire, mais jetant de brefs coups d'œil vers le plafond pour y déceler la présence de capteurs ou de caméras.

Lendorf n'en revient pas. Il reconnaît, assis sur l'estrade, le surplombant, plusieurs membres du Comité, auprès desquels il a, plusieurs mois auparavant, mené son enquête : Mattias Tonarelli, Président du Comité, autorité incontestée en matière de gestion de la recherche ; Eulalie Jonquière-Duplantin, si prompte à lui tenir tête, diplômée de Polynormante et à peu près experte en presque tout ; Hervé Lequintrec, socio-ingénieur et statisticien hors pair, caressant, sans doute en vain, l'espoir de devenir le prochain Président (du Comité) ; Jacques Maurin de la Brise (le doyen du Comité et, peut-être, de la Commission), opposé aux réformes introduites par Tonarelli, et qui contribua, en d'autres temps, à l'invention de la psychosociologie urbaine. Plusieurs membres lui sont inconnus, mais le badge clignotant qu'ils portent permet d'en identifier certains : ainsi, Sofia Ndiaye-Kompton, ancienne élève de Maurin de la Brise, se dit philosophe et réconciliatrice, tandis que Jérémy Decker est maître de conférences en sociologie actantielle. Aux extrémités de la haute table, certains portent un masque crème au sourire énigmatique.

« Remercions, avant toute chose, Mr le Commissaire Lendorf d'avoir accepté, sans rechigner, notre invitation et d'avoir fait le déplacement », déclame le Président, juste avant que la Présidente ne surenchérisse : « oui, vraiment, un grand merci, pour votre promptitude à répondre à notre invitation ». Le silence accueille cette déclaration, les Commissionnaires se contentant, les uns de fixer Lendorf, les autres de feuilleter les pages du dossier posé devant eux.

« Mais, Commissaire, ne restez pas debout, je vous en prie », lui intime Eulalie Jonquière-Duplantin, accompagnant son ordre d'un clin d'œil au Président. La chaise métallique où il s'assoit hurle en glissant sur le sol carrelé, son cri strident se prolongeant en d'interminables échos. Sous les regards insistants des Commissionnaires, Lendorf se sent impuissant, accablé, démuni, comme s'il avait renoncé à se défendre. Se défendre de quoi, d'ailleurs ? Contre qui exactement est-il en guerre ? Que lui arrive-t-il ? Lui l'ancien membre des commandos de marine, lui qui, avant la montée des océans, fort d'appartenir à l'élite des forces spéciales, tenait toujours tête aux éléments, renaissait à chaque situation hostile, dirigeant ses hommes avec un enthousiasme communicatif. Plusieurs fois décoré, refusant la plupart des promotions, toujours préférant l'excitation du danger, l'âpreté du terrain, l'attrait de la ruse. Est-ce l'effet de l'âge ? Ses larges épaules s'affaissent, certes, son torse se creuse. Quant à sa légendaire musculature, il n'en reste plus que le souvenir fripé.

Ou est-ce cette mise en scène grotesque qui le déstabilise ? Les dix-neuf Commissionnaires alignés le mettent mal à l'aise, assurément. Quelque chose émane du collectif compact qu'ils forment, quelque chose qu'ils cultivent pour l'impressionner. Bien

sûr, il y a cette place à découvert qu'ils lui ont allouée, seul, face à un bloc dense de pensée granitique. Mais il y a aussi ce jeu des regards torves, en coin, cette comédie de la complicité, cette connaissance implicite du protocole, apparemment partagée par tous. Leur aisance repue, un rien surfaite, le met mal à l'aise. D'autant qu'il n'a pas eu la présence d'esprit de se préparer, de se remémorer les techniques de combat psychologique qu'il avait appris à maîtriser et même à enseigner. Il aurait dû, pourtant. Quelque chose l'en a empêché. Peut-être cette impression apaisante qu'il a éprouvée sur l'esquif, le rythme régulier des rames battant silencieusement l'océan l'ayant, en quelque sorte, hypnotisé. Les faisceaux des regards savants convergeant sur lui le tétanisent. À quoi pourrait-il s'accrocher pour s'en détacher ?

Puis soudain, répondant à un signe subtil du Président, hommes et femmes prenant alternativement la parole, les dix-neuf Commissionnaires engagent la contre-enquête.

« Il va s'agir, d'abord, de revenir sur les irrégularités de votre enquête, Commissaire Lendorf », le prévient une Commissionnaire sur sa droite. Sa voix suraiguë, aigrette, n'est pas sans lui rappeler de désagréables défaites.

« Nous en avons identifié plusieurs », précise, sur la gauche, l'un de ses confrères, à la courte barbe en pointe, en se tournant vers ses confrères.

« Nous aimerions, si vous le voulez bien... », poursuit une consœur, également à gauche, prenant appui sur les accoudoirs de son siège et s'inclinant obséquieusement envers son voisin.

« Recueillir votre témoignage », susurre un Commissionnaire du centre droit, caressant négligemment sa baveuse moustache ocre, le tronc arrogamment penché en arrière.

« Ou disons, votre point de vue », murmure tout sourire la Commissionnaire la plus jeune, en se penchant en avant, l'œil brillant.

« Grâce à vos réponses orales, votre analyse serait ainsi plus vivante », corrige celui qui paraît le plus âgé, mais aussi le plus épais des enquêteurs, son abondante barbe rousse balayant l'air du centre gauche.

« Mais, mon analyse, je l'ai déjà... » se surprend à réagir Lendorf, étourdi.

« Nous souhaitons, disions-nous, dans un deuxième temps... », enchaîne sans répondre le Président.

« Nous souhaiterions... », le reprend la Présidente, secouant son abondante chevelure ardoise et cherchant à se montrer bienveillante envers leur hôte.

« Vous interroger... », intervient enfin Lequintrec, à la gauche du Président, fouillant machinalement dans sa courte barbe poivre et sel.

« Sur la réalité des faits », complète alors Morin de la Brise, barbe blanche autoritaire, prenant malencontreusement la place d'une Commissionnaire – c'était au tour d'une femme de parler.

« Monsieur le Président, intervient alors la Présidente tripotant son badge fluorescent, vous m'accorderez que Morin a encore contrevenu à la norme universelle des tours de parole ».

« J'en conviens fort bien, madame la Présidente, rappelez-moi la sanction prévue dans ce cas... », se régale le Président, ôtant puis rechaussant avec fougue ses luxueuses lunettes à monture d'écaïlle blanche.

« Eh bien, pour être franche, monsieur le Président, je n'en ai pas la moindre idée, étant entendu que jusqu'ici, cela ne s'était jamais produit », répond-elle en scrutant de droite et de gauche un renfort.

« Un blâme de troisième catégorie vous siérait-il, madame la Présidente », improvise doctement le Président.

« Il faudrait en référer à la sous-commission des sanctions... », s'interpose Eulalie Jonquière-Duplantin, maniant avec raideur l'art de la rhétorique dans laquelle elle n'a jamais excellé.

« Mais nous sommes dans une situation d'urgence », l'interrompt son voisin de droite, en agitant l'épais dossier de l'enquête sur l'enquête, recherchant l'assentiment raisonné de ses pairs.

*

**

« Écoutez, ne perdons pas plus de temps avec cet incident », corrige une voix onctueuse venue du fond de la salle. Lendorf ne l'avait pas remarquée. Debout, à contre-jour, sa haute silhouette drapée dans une ample toge, Sybille Granvia est la responsable qualité des réunions de la Commission. C'est elle qui veille à l'application des règles informelles dans le respect des parties prenantes, aussi précieuses soient-elles. « J'ai bien étudié la situation, je dirai même la configuration, et je crois qu'à ce stade préliminaire de la réunion, il est encore temps de rebattre les cartes ».

« Que voulez-vous dire, Sybille ? Pensez-vous que nous rencontrons un obstacle ? », interroge le Président, se délectant par anticipation de cette interruption, prenant un réel plaisir à expérimenter une nouvelle variante.

« Un risque d'obstacle, dirais-je, Mr le Président, un risque seulement, mais il est temps d'intervenir. Voyez-vous, le feu roulant de questions que subit le Commissaire ne présente pas toutes les garanties d'une contre-enquête équitable. Je suggère de recourir à une mise en scène plus ludique, plus horizontale aussi », explique, professorale, la silhouette sombre à l'abondante chevelure frisée.

« Au fait, Mr Lendorf, s'exclame confit de plaisir le Président, j'ai oublié de vous présenter Sybille Granvia, c'est elle qui veille aux grands équilibres instantanés de nos réunions et qui, en l'occurrence, constitue le meilleur garant que notre contre-enquête se déroule avec la plus grande rigueur ».

« Mon titre exact est, sachez le Commissaire, coordinatrice principale adjointe du Pilotage et de la Performance. Je suis chargée, pour chaque réunion, d'analyser l'activité situationnelle instantanée et, à l'aide d'indicateurs ad hoc, de calculer, en temps réel, la performance agrégée de l'écosystème actantiel de Calour. Des questions, Commissaire ? », assène Sybille, dont le prêche rodé fait bâiller plus d'un Commissionnaire.

« Oui, effectivement, j'aimerais bien savoir... », tente Lendorf.

« C'est votre ange gardien, si je puis m'exprimer ainsi », opine la Présidente, soucieuse de ne pas perdre son tour de parole, même si elle n'a rien à dire.

« Puisque vous m'en donnez mandat, monsieur le Président, madame la Présidente, je vais donc demander à tous les Commissionnaires de bien vouloir descendre de leur piédestal et venir s'asseoir en cercle, sur le tapis », récite Sybille, en femme de l'art.

Un murmure de désapprobation parcourt la commission, mais le Président et la Présidente se conformant sans réserve à l'invite, il ne reste plus à chacun qu'à suivre le mouvement. En file indienne, dociles mais hostiles, ils et elles se dirigent vers l'ouest de l'immense salle, et se disposent prestement autour du tapis, tous semblant connaître à l'avance leur place.

« Vous aussi, monsieur le Commissaire, vous aussi, approchez, rejoignez-nous, nous serons plus à l'aise pour mener, de conserve, cette contre-enquête » encourage Sybille, conformément à l'article 3.2 du protocole. Lendorf se sent décidément de moins en moins à l'aise, côtoyant avec gêne ceux qu'il a interviewés et avec méfiance ceux qu'il ne connaît pas. Montrant à nouveau l'exemple, le Président à droite et la Présidente à gauche d'un invisible diamètre, s'assoient en tailleur, enfilant le couvre-chef à plumes colorées que Sybille leur a distribué. Les imitant, un à un, les Commissionnaires s'exécutent, prenant place selon un ordre implicite, mais connu de tous. Deux places diamétralement opposées restent vacantes sur le périmètre du cercle ainsi dessiné, l'une pour Lendorf, l'autre pour Sybille.

« Et voilà, s'écrie satisfaite cette dernière, le processus de contre-enquête peut reprendre au point où nous l'avions laissé ».

« Non sans avoir entonné, tous ensemble, l'hymne des marcheurs libres de Calour », rappelle en jubilant le Président, gardien à ses heures des traditions innovantes.

Tandis que ses hôtes et geôliers s'exécutent avec un enthousiasme professionnel – « Mon Dieu qu'ils chantent faux ! » -, Lendorf, ainsi assis en tailleur, sent ses muscles atrocement souffrir. Depuis combien de temps a-t-il négligé son entraînement quotidien ? Il n'en apprécie pas moins la distribution horizontale des places, « en réseau circulaire fermé » aurait dit feu son ancien collègue Piot, si féru de science. Le Commissaire se rend compte qu'il a laissé sa sacoche de cuir roux sur la table de verre, esquisse un mouvement pour la récupérer, mais sa voisine l'en dissuade d'un rapide signe de tête.

« Maintenant que le protocole préliminaire est accompli, Commissaire, et pour faire court, car nous avons suffisamment perdu de temps... », s'impatiente, comme à son habitude, Mattias Tonarelli en regardant ostensiblement la montre épaisse, au cadran loupe, posée devant lui.

« Nous aimerions, au fond, connaître votre intime conviction concernant l'identité du ou des coupables de la série de meurtres atroces commis sur la barge à propulsion actantielle », résume l'une des Commissionnaires, masquée, dont la voix apaisante ne lui est pas inconnue.

*

**

« Comme je vous l'ai indiqué dans mon rapport, je ne crois pas que... », tente Lendorf, le souffle court, la respiration bloquée par la posture inconfortable. Des crampes espiègles l'empêchent d'être tout à fait présent.

De toutes parts, fusent alors des questions, si vite qu'il n'a ni le temps ni même la présence d'esprit de les noter. Retrouvant, un bref instant, ses réflexes de commando, Lendorf dégage de ces assauts inquisiteurs une sorte de trame grossière. Ainsi, selon la Commission, il apparaît étrange que ce soit lui qui ait hérité de l'enquête, sans qu'aucune autorité ne l'en ait officiellement investi. Comment, d'ailleurs, a-t-il pu arriver si vite sur les lieux des crimes : guettait-il l'appel du Président Tonarelli, affolé par l'assaut imminent

des sauvages ? Comment a-t-il pu, sans demander d'autorisation, s'autodésigner responsable de l'enquête ? Est-on sûr que les cadavres encastrés de la barge sont ceux de Dimitri Piot, le coach, et de Roseline Bizien, son principal soutien au sein du Comité ? Cette question est d'autant plus pertinente qu'il n'y a eu aucune autopsie, aucune demande d'authentification. Quant à Dumortier, disparu dans la cale, son cadavre n'ayant jamais été retrouvé, peut-on avoir l'assurance qu'il a été liquidé ?

Profitant d'un improbable moment de silence, Lendorf se lève – avec difficulté, en s'appuyant malgré lui, sur les épaules des deux Commissionnaires les plus proches qui, sous son poids ploient – et, faisant fi des gestes lui enjoignant de se rasseoir, prend fermement la parole, bien décidé à ne pas la lâcher.

Il explique alors, marchant lentement autour du cercle des assis, qu'il se souvient très bien d'avoir d'abord examiné l'hypothèse qui lui paraissait la plus facile à écarter, celle qu'il a qualifiée de numéro 1 dans son rapport : le coach a-t-il été assassiné par Roseline qui se serait ensuite suicidée ? « Comme vous le savez, mesdames et messieurs les Commissionnaires, les deux premiers meurtres ont concerné Dimitri Piot puis Roseline Bizien, celle qui l'avait si fermement soutenu lors de son recrutement en tant que coach du Comité ». Nos lecteurs se souviennent en effet qu'ils avaient été précipités sur le pont de la barge actantielle, sans doute depuis le sommet d'une tour récente, leur corps venant s'encaster dans le réseau de barbelés tapissant le pont du navire. « Aussi, m'étais-je dit que Roseline Bizien aurait pu commettre un crime passionnel, en apprenant, par exemple, que le coach l'avait trompée avec l'un des membres du Comité ». Cette piste ne s'est pas révélée concluante. D'une part, parce que rien ne laisse penser qu'elle aurait pu avoir une liaison avec le coach Piot : aucun témoin, aucune trace au domicile de l'un ou de l'autre, n'a pu étayer cette sous-hypothèse. Et d'autre part, parce que le coach Piot lui-même, d'après tous les matériaux recueillis, victime de sa passion professionnelle, « accroc au boulot, menait une vie de moine », drôle d'expression, à la réflexion, se dit Lendorf en s'entendant la formuler, « après tout, que sait-on de la vie des moines, et y en a-t-il encore dans le monde liquide ? »

« Mais là n'est pas l'essentiel, n'est-ce pas Commissaire », suggère, subjuguée, la Commissionnaire masquée. Intrigué par cette intuition pénétrante, Lendorf n'en continue pas moins à dérouler son récit selon la chronologie des faits, tout au moins telle qu'il se la remémore *ex post*. En effet, l'enquête qu'il a menée sur son ancien collaborateur l'a confronté à un personnage beaucoup plus complexe qu'il ne l'avait jusqu'alors imaginé. Si, d'un côté, il manifestait une passion pour les dispositifs de rationalisation du travail des autres, Piot ne vivait visiblement que pour l'amour de son métier, consacrant ses nuits et ses jours au perfectionnement de la *machine à sélectionner les meilleurs*, à en améliorer l'ergonomie, à en simplifier l'architecture, à en accélérer la vitesse de calcul. Lendorf a retrouvé chez lui des cartons entiers d'archives montrant qu'il avait procédé à de très nombreux tests sur le même ensemble de propositions d'articles, pour rendre naturelle l'élimination du plus grand nombre.

Mais le vaste bureau qu'occupait Piot au dernier étage d'une tour récente contenait des dossiers d'un autre ordre. Après plusieurs semaines d'investigation « excitantes, je dois le reconnaître », Lendorf avait découvert que le coach Piot enquêtait sur les membres du Comité, consacrant à chacun un dossier très complet, comprenant les notes qu'il avait prises pendant les réunions hebdomadaires, les copies des mails qui ne lui étaient pas tous adressés, ainsi que des documents confidentiels, dont certains lui avaient été

communiqués par Roseline Bizien. Encore plus étonnant, son ancien subordonné, adepte des technologies numériques - et fasciné par les sciences sociales appliquées -, avait établi, sur une série de graphes vivement colorés, la position relative de chaque membre – y compris celle du Président - dans ce qu'il avait intitulé « le champ discret du pilotage de la recherche ». Étrangement, il s'était également situé, se plaçant dans le quart supérieur droit du plan, non loin du point représentant le Président Tonarelli. De son écriture élégante, Piot avait même commenté chacune de ces positions en leur attribuant un sigle : A.D.S., G.D.Z., G.D.D. Ce n'est que bien plus tard, que Lendorf comprendra leur signification.

Ne laissant aux Commissionnaires aucune occasion de l'interrompre, le Commissaire, décidément ressuscité, revivant chaque étape de l'enquête, marchant de plus en plus vite autour de la Commission, retrouvant l'enthousiasme de ses actions de commando, explique qu'il a ensuite testé une deuxième hypothèse en s'intéressant à ceux qui, en toute logique, avaient intérêt à éliminer Piot. Par exemple, les auteurs d'articles refusés, les candidats malheureux à des postes ou à des promotions. « Mais, il faut bien le reconnaître, mesdames et messieurs les Commissionnaires, l'algorithme d'élimination de Piot, le fameux *Vernichtung maximus*, est d'une efficacité redoutable. Le nombre des candidats refusés est si élevé qu'il m'a été impossible d'y rechercher l'ombre d'un coupable. Je me suis dit alors, raisonnant comme l'aurait fait le coach, que parmi les recalés, je pourrais peut-être me concentrer sur ceux qui auraient échoué plusieurs fois. Peine perdue, mesdames et messieurs, leur nombre est tout aussi élevé ».

*

**

Fascinés par la narration, retenant leur souffle, les Commissionnaires en oublient de se jager, de faire assaut d'excellence compétitive. La situation présente toutes les caractéristiques de l'imprévu, de l'inhabituel, du non programmé, du hors protocole. Étrangement, cet accroc aux démarches qualité, porteur, il est vrai, de risques sur la pérennité de la Commission, agit comme une brise vivifiante sur les esprits préparés à affronter de longues heures de rituel huilé. Soudain, sujette à une irréprensible impulsion, la Présidente, souple et vive, se lève et se met à marcher autour du cercle des Commissionnaires, dans le sens opposé à celui de Lendorf. Intrigués, ses coreligionnaires hésitent, s'observent, grimacent, puis, comme mus par un invisible ressort, se lèvent à leur tour, emboîtant le pas à la Présidente, encore émus, inquiets parfois, de leur audace. Sybille Granvia est la dernière à se lever : elle a attendu que le Président entre dans la danse. Totalement désarçonnée, saisissant fermement son bloc, elle ne laisse rien paraître de son mécontentement : la méthode qu'elle préconise pour préserver l'harmonie et l'efficacité psychoaffective des réunions ne prévoit en effet pas de telles incartades. Elle prendra des notes en marchant, ce sera toujours ça.

Croisant les Commissionnaires marchant, frôlant parfois les plumes de leur coiffe, Lendorf a un moment d'hésitation, songeant, un bref instant, qu'il pouvait avoir affaire à un mouvement d'encerclage visant à le ceinturer, le neutraliser qui sait. Mais, se rassure-t-il aussitôt, même sans entraînement, son passé de commando de marine doit lui permettre de venir à bout des Commissionnaires. « Continuez donc, Commissaire, continuez, nous vous écoutons, votre témoignage est des plus éclairants », s'emballe un des Commissionnaires masqués, dont la voix lui semble étrangement familière. Tout en marchant, se faufilant entre les Commissionnaires, entamant une sorte de déambulation

sinusoïdale, croisant tantôt un homme, tantôt une femme, tissant ainsi une nouvelle espèce de lien social, le Commissaire doit lutter contre la lente progression du vertige. Le regard exceptionnellement bienveillant d'une des Commissionnaires l'encourage à poursuivre.

« Comme je vous le disais, ma deuxième hypothèse s'est révélée invérifiable, vu le nombre de potentiels suspects. J'ai dû alors élaborer une troisième hypothèse. Grâce aux graphes colorés de Piot, je disposais de l'ensemble des positions occupées par les membres du Comité dans le champ du pilotage de la recherche. C'est alors qu'un détail m'a intrigué. J'ai en effet constaté qu'une petite fraction des membres du Comité étaient situés dans le quart inférieur gauche du plan, c'est-à-dire qu'ils occupaient une position diamétralement opposée à celle de Piot. Je me suis dit - n'en auriez-vous pas fait autant, mesdames et messieurs ? - que cette opposition *géométrique* pouvait être révélatrice d'une opposition *idéologique*, au sein même du Comité ».

« Mais, permettez, Mr Lendorf, le Comité de sélection des meilleurs ne peut connaître d'opposition en son sein et encore moins d'opposition idéologique. Nous sommes tous rigoureusement apolitiques », s'emporte le Président (du Comité) Tonarelli qui, sous l'effet de la passion, s'immobilise, provoquant un carambolage de marcheurs derrière lui et un vide croissant devant lui.

« Laissez-le donc poursuivre, Tonarelli, intervient Sybille Granvia en agitant son bloc, nous l'avons fait venir pour l'écouter plaider sa cause, n'est-ce pas ? ».

« Mais parfaitement, Sybille, parfaitement, c'est vous qui êtes dans le vrai. Continuez donc, mon cher Commissaire », encourage, bonhomme, le Président (de la Commission), en replaçant correctement son couvre-chef à plumes. Il faut dire qu'il souffrait lui aussi de la position assise, et que cette petite ronde n'est pas pour lui déplaire.

La file sinusoïdale des Commissionnaires se remet lentement en marche, les distances relatives entre les membres fluctuant dorénavant au gré de la fatigue et des élancements musculaires de chacun. « Eh bien, donc, comme je vous le disais, je tenais un bout de piste, une esquisse d'hypothèse, avec cette histoire d'opposition géométrique. J'ai voulu la vérifier en relisant les transcriptions des réunions du Comité. J'ai classé dans un tableau sommaire les prises de parole et positionnements des membres du Comité que Piot avait placé dans le quart inférieur gauche du plan ».

« Et alors, ne me dites pas, Monsieur le Commissaire, ne me dites pas qu'ils... », Eulalie Jonquière-Duplantin n'a pas le temps d'achever sa phrase que déjà le Commissaire enchaîne.

« Si, si, je vous le dis. En relisant les transcriptions des réunions, en visionnant quelques enregistrements des premières séances, j'ai pu vérifier que les points géographiquement opposés à ceux qui représentaient Tonarelli et Piot, correspondaient, le plus souvent, à des opposants de toujours qui, lors des réunions, prenaient plaisir à apporter la contradiction au Président (du Comité) et au coach (Piot) ».

« J'imagine, Commissaire, que cela vous a confirmé... », s'illumine, subjuguée, la Présidente.

« En effet, l'esquisse de piste s'avérait prometteuse, et... », poursuit, méfiant Lendorf.

« Mais, dites-moi, Commissaire, vous vous êtes fié uniquement aux élucubrations de votre ancien inspecteur ? N'y a-t-il pas là, pour ainsi dire, un biais méthodologique ? », s'agace, piqué au vif, Lequintrec, méthodologue distingué et statisticien hors pair.

« J'allais justement y venir. Comme je vous le disais, je tenais là une esquisse de piste, mais il fallait l'étayer », reprend, tranquille, Lendorf, ravi de constater qu'il parvenait à esquiver les chausse-trapes, mieux, admiratif vis-à-vis de sa capacité à transposer dans le champ du débat contradictoire, son expérience de commando. « Souvenez-vous, je vous ai parlé des sigles étranges, que Piot avait ajouté à la main sur les graphes ».

« A.D.S., G.D.Z. et G.D.D., si je ne me suis pas trompée », récite Sybille en relisant les notes prises dans son bloc en marchant.

« Sans contredit, vos notes sont à jour. J'ai alors remarqué que les opposants au coach avaient tous été étiquetés G.D.Z. par Piot. J'ai voulu connaître la signification de ces sigles et, surtout, comprendre le lien que les membres du Comité ainsi étiquetés pouvaient entretenir avec Piot. Pourquoi Piot les avaient-ils ainsi qualifiés ? J'ai eu l'idée de reprendre les transcriptions des interrogatoires conduits auprès de tous ceux qui portaient le même sigle. Je me suis, en particulier, demandé quels propos communs avaient tenus les G.D.Z. lors des interrogatoires. Eh bien, aussi étonnant que cela puisse paraître, malgré toutes leurs différences d'âge, d'ancienneté, de genre, de parcours, etc., tous ces G.D.Z. sont sur la même ligne idéologique et adoptent le même point de vue vis-à-vis des méthodes « piotiennes », si je puis dire ».

« Vous voulez dire, je suppose, Lendorf, qu'ils... », tente le Président, qui commençait à se fatiguer, ayant atteint les limites de ses capacités cognitives.

« Je veux dire qu'en croisant les témoignages recueillis lors des interrogatoires avec les prises de position lors des réunions du Comité, j'ai pu constater que tous les G.D.Z. allaient dans le même sens, oh, certes, à des degrés divers, mais ils s'opposaient tous à Tonarelli et à sa décision de mettre en œuvre les recommandations de Piot. En somme, ils contestaient tous la décision de perfectionner perpétuellement la rationalisation des méthodes de sélection des meilleurs ».

« Et, bien sûr, vous allez nous dire, s'emporte Maurin de la Brise qui n'avait pas bien écouté, que tous les G.D.Z. sont dans la même portion du plan diamétralement opposée à celle de Tonarelli sur les graphes de votre ancien inspecteur, c'est cela Commissaire ? ».

« J'y venais, j'y venais. Alors, les choses ne sont pas à cent pour cent aussi tranchées, il y a bien des positions hybrides - pour parler comme le coach -, des membres du Comité qui dérogent à la règle, des individus, si vous voulez, que Piot a, sur le graphe, affecté du sigle G.D.Z., mais dont les propos sont plutôt favorables à Tonarelli. Certes, mais ces dissonances sont marginales ».

« Si je vous suis, Commissaire, vous avez ensuite utilisé ce mode de classement, que je qualifierais pour ma part, de grossier, pour rechercher le ou les coupables des meurtres », ne peut s'empêcher de s'écrier Eulalie Jonquière-Duplantin, diplômée, faut-il le rappeler, de polynormante.

« En effet, quoi de plus logique que de rechercher des suspects parmi ceux qui prennent systématiquement la parole pour entraver un processus décisionnel », pense tout haut l'un des Commissionnaires masqués, passant, juste à ce moment-là, face à Lendorf.

« Mon raisonnement, vous le comprenez, poursuit le Commissaire en accélérant le pas, a effectivement consisté à supposer que les G.D.Z., à l'avant-garde de la contestation des méthodes piotiennes, ont un mobile robuste, une raison objective d'éliminer l'importun Piot, ainsi que son plus proche soutien au sein du Comité ».

« Mon cher Commissaire, intervient, onctueux, le Président, se penchant très légèrement au moment où ils se croisent, mon cher Lendorf, pourriez-vous faire preuve d'esprit synthétique ? Je sais qu'en principe, la rigueur scientifique qui vous caractérise... »,

« Votre devoir d'enquêteur... », corrige la Présidente qui cherche à donner du sens à ses interventions.

« Votre devoir d'enquêteur, tout à fait, exige que vous apportiez les preuves empiriques de votre jugement. Mais, en l'espèce, dès lors que la réunion se tient à marche forcée, qui plus est circulaire, et qu'une partie d'entre nous sentent le poids des ans peser sur leurs articulations, pourriez-vous avoir l'obligeance d'aller droit au but ? », supplie le Président, de plus en plus essoufflé.

« Oh ! C'est parfait, monsieur le Président, j'allais de toute façon en finir. J'abrège donc et ne serai plus long », confirme Lendorf, ralentissant un tantinet, éprouvant soudain lui aussi la fatigue de tant d'émotions.

« Et si nous passions à table ? », suggère Sybille Granvia, tout heureuse de reprendre le contrôle, la gestion des pauses déjeuner entrant dans le périmètre de ses attributions.

*

**

Sans attendre, Sybille, aussitôt suivie par la plupart des Commissionnaires, se précipite vers une pièce jouxtant l'immense salle de réunion. Le Président et la Présidente, prenant chacun Lendorf par un coude, ferment la marche.

« Vous allez faire connaissance avec notre restaurant collectif, Commissaire », sourit la Présidente.

« Le lieu de nouvelles expérimentations », complète le Président.

« Vous allez a-do-rer ! », promet Sybille Granvia, toujours très professionnelle dans ses enthousiasmes, au point, parfois, de s'y laisser prendre.

Et en effet, alors que Lendorf s'attendait à pénétrer dans une cantine un peu haut de gamme, avec nappes immaculées et verres de cristal, vue sur l'océan derrière de larges baies vitrées, le côté expérimental lui saute aux yeux. La salle où les Commissionnaires sont supposés se restaurer possède bien une vue panoramique sur l'océan, mais elle ne contient qu'une immense table ronde, autour de laquelle les convives épuisés par cette longue marche s'assoient précipitamment. À chaque place, une assiette rectangulaire de quelques centimètres de côté, vide, attend, posée à côté d'un grand verre rempli de liquide transparent – sans doute de l'eau.

« Que l'on vous explique, Commissaire, le fonctionnement de nos agapes », s'emballe l'une des Commissionnaires masquées, à la voix décidément familière.

« C'est à la fois d'une grande audace et d'une extrême simplicité », précise, sentencieux, Lequintrec.

« Vous commencez par vous concentrer sur ce que vous désirez manger », explique Eulalie Jonquière-Duplantin.

« Et ce que vous souhaitez boire ! », corrige Maurin de la Brise.

« Un poulet rôti avec un coulis de framboises » se sent obligée de préciser Granvia.

« Et un grand verre de bière fraîche », complète Tonarelli.

« Eh bien, dans les trente secondes qui suivent, un serveur et une serveuse hybrides vous apportent votre repas, s'écrient en cœur les Commissionnaires.

« Lancez-vous, Lendorf », lance, joyeux, le Président.

« Et n'hésitez pas à faire preuve d'audace, Mr le Commissaire », l'encourage, sincèrement ravie, Granvia.

Impressionné par une telle débauche de banalités, se retenant de fuir, craignant de traverser l'un de ses cauchemars familiers, Lendorf tente de se concentrer sur une idée de mets, mais son estomac noué l'en empêche. Pourtant, ses hôtes le regardent avec une telle intensité, que son expérience de commando de marine lui fait craindre le pire. Sans doute ont-ils très faim, eux... Marcher en rond pendant ce qui a dû leur paraître des heures a aiguisé leur appétit. Alors, pourquoi ne pas feindre de désirer dévorer un poulet-bio, nourri sans OGM, élevé avec amour, abattu avec respect, tendrement rôti dans un four sans émission de gaz à effets de serre, délicatement chauffé au charbon de bois extrait d'arbres cultivés dans des forêts durables, ayant fait l'objet d'un échange économique équitable, arrosé d'une bière sans alcool, sans conservateur, sans colorant, brassée localement et artisanalement, dans les caves de Calour ? Moins d'une minute plus tard, surgissent de toutes parts, les serveurs et les serveuses hybrides tant attendus, portant, chacun sur un petit plateau de métal recyclé, une pilule ovale. Lendorf apprendra que la plus grande des pilules correspond aux plats souhaités, et la plus petite à la boisson – café compris.

« Avalez avec un peu d'eau, Commissaire, et savourez », se régale par anticipation le Président, montrant l'exemple.

« L'expérience "consommateur" est des plus enivrantes », confirme la Présidente, ingérant à son tour le mets pilulaire désiré.

Effectivement, reconnaît Lendorf, l'ingurgitation des deux pilules lui fait savourer le meilleur poulet rôti qu'il se souvient d'avoir jamais mangé. Quant à la bière, lui qui déteste ça, il en apprécie chaque gorgée. Il a même l'impression qu'il a lui-même élevé et fait rôtir le poulet... ni trop gras, ni trop filandreux.

Les Commissionnaires ont eux aussi avalé leurs deux pilules et méditent en silence sur l'excellence de leur commande, tout en éprouvant un apaisant sentiment de satiété. Lui aussi, d'ailleurs, se sent rassasié. Devant son étonnement, sa voisine, Sofia Ndiaye-Kompton, développe à son attention un calcul approximatif d'intérêt concernant ce mode d'alimentation, expérimenté, pour le moment, dans quelques cercles confidentiels, sélectionnés pour leur haut niveau de créativité.

« Parmi les nombreux avantages, monsieur le Commissaire, il y a le gain de temps, lors du repas, bien sûr, mais aussi, plus tard. En effet, en moins de cinq minutes, votre corps et votre esprit se sont débarrassés de cette perte préjudiciable de temps, et vous pouvez accroître votre temps utile pour la production... ».

« Si je puis me permettre, ma chère Sofia, j'ajouterai, ajoute Jeremy Decker, que *l'ultra-quick-food* constitue – ou plus exactement, pourra constituer bientôt, si l'expérimentation se révèle profitable – l'un des derniers maillons manquants au rêve de la mobilisation totale ».

« Mais je vous en prie, très cher Jeremy, je vous en prie, reprend Sofia. La mobilisation totale, expression qui parle au Commissaire, certainement. Songez, monsieur Lendorf, aux rendements que les investisseurs, les fondateurs-dirigeants de Calour, pourront dégager

de la généralisation de cette innovation. Si chaque marcheur de Calour ne consacre que cinq minutes par repas, le gain global de temps... ».

« Et d'argent, bien sûr », complète Jeremy, pour ne pas perdre son tour de parole.

« Vous m'épatez, mesdames et messieurs les Commissionnaires, vraiment », ose Lendorf, qui avait déjà complété de lui-même. « Mais, se nourrir n'est tout de même pas qu'une perte de temps... ».

« Il faut, Commissaire, pour trancher cette question, intervient Eulalie Jonquière-Duplantin, procéder avec la plus grande rigueur et, sans aucun a priori, effectuer un calcul coûts-avantages des plus complets. Ainsi, vous parlez du plaisir de passer un bon moment à table. Mais diriez-vous que vous éprouvez du plaisir à souffrir de maux de dents atroces, de douleurs gastriques insupportables, de ballonnements incommodants, de crise de foie, que sais-je encore ? ».

« Plus de caries, donc plus de souffrance, et plus besoin de perdre son temps en d'interminables séances chez le dentiste », complète Jeremy Decker, en se penchant vers Lendorf, le chatouillant avec les plumes de son couvre-chef. « Quand on pense au pognon de dingue que nous coûtent toutes ces prothèses dentaires ».

« Plus besoin de dentiste tout court », le reprend Sofia Ndiaye-Kompton qui, résolument convaincue, poursuit. « Plus besoin de former autant de dentistes, moins d'écoles spécialisées, des gains financiers vertigineux pour toute la société ».

« N'oubliez pas, Commissaire, les hécatombes d'animaux ainsi évitées », ajoute Decker.

« Et pensez à l'incidence qu'a l'élevage de bovins et d'ovins sur le réchauffement climatique », s'époumone Eulalie Jonquière-Duplantin pour qui, « dans le fond, réchauffement ou pas, on devra tous y passer ».

« Oui, tout cela et bien d'autres avantages », complète le président, repu et détendu, rêvant déjà à la prochaine commande qu'il effectuera auprès du service expérimental de l'*hyper-quick-food*. « Car, figurez-vous, Lendorf, que nos pilules ne contiennent que des substances artificielles, arrachées à des actants inertes, mais vraiment inertes ».

« Donc, aucune souffrance, aucune déforestation, vous voyez le tableau. Nous sommes dans le cas extrêmement rare d'un quadruple win », déclame, théâtrale, la Présidente. « Win, pour les actants financeurs, win pour les actants marcheurs, win pour les actants non humains à plumes ou à poils, et win enfin pour... »

« La PLANÈTE », s'écrient d'une seule voix Commissionnaires et Commissionnaires.

« Et sachez qu'à terme, poursuit le Président, les ingrédients pilulaires seront dosés en fonction de nos besoins biologiques exacts ». Son couvre-chef le démange, l'irrite, il voudrait le balancer dans l'océan, mais le protocole lui interdit de le retirer sans une autorisation expresse de Sybille Granvia et ça, jamais il ne la lui demandera, jamais.

Justement, celle-ci surenchérit, « et, cerise sur le gâteau, plus de problème de surpoids, de diabète, de cholestérol. Enfin, je veux dire, pas de *mauvais* cholestérol, bien sûr. Je ne voudrais pas être accusée d'amalgame envers les actants cholestériques, tous n'étant pas animés d'intentions destructrices ».

Lendorf voudrait demander si les pilules d'*hyper-quick-food* sont hallucinogènes. Mais les places dans l'espace public sont prises d'assaut. Il n'a pas la force ou bien l'envie de s'engager, à son âge, dans un combat aussi vain. S'il parlait, l'écouterait-on ? Rien que d'y penser, il sent sa tension monter, frôler les seuils d'alerte. Tandis que le brouhaha ambiant

va s'enflant, il se retire en lui-même, trouvant bien plus passionnants les échanges qu'il entretient avec son plus vieil interlocuteur.

Maître des cérémonies récréatives, garante de l'équilibre psychoaffectif des réunions, Sybille Granvia, toujours professionnellement enjouée, sonne la reprise de la contre-enquête, laissant ouverte la question des conditions matérielles dans lesquelles se déroulera la deuxième mi-temps. Le Président prie intérieurement pour que des plus jeunes que lui suggèrent à sa place de poursuivre les débats contradictoires autour de cette grande table ronde, maintenant desservie. Après tout, quoi de plus convivial et de plus horizontal qu'une table de restaurant ? Justement, plusieurs Commissionnaires chuchotent entre eux. Désignant un porte-parole, ils s'adressent à Sybille et l'implorant de ne pas retourner s'asseoir en tailleur à même le sol.

« Maître Sybille, la flatte, humble, l'un des Commissionnaires les plus récemment recrutés, ne pourrions-nous poursuivre *hic et nunc* les débats contradictoires ? ».

« Nous gagnerions un temps précieux, pas de déplacement, ni d'hésitation pour se placer... », poursuit la consœur souriante à sa gauche.

Sybille Granvia acquiesce après un bref regard envers le Président – qui ferme les yeux pour ne pas montrer à quel point cette issue lui sied – et la Présidente – qui regarde ostensiblement l'océan proche où croise lentement le Golfe de Calour et où un observateur plus attentif percevrait le déplacement rapide de formes inquiétantes.

*

**

« Commissaire, à vous », sourit la Présidente.

« Nous en étions, souvenez-vous... », s'essaie, boudeur, Maurin de la Brise, dans l'espoir de contribuer à l'accélération.

« ... À ce moment de votre enquête où germe en vous l'hypothèse selon laquelle... », se remémore difficilement Eulalie Jonquière-Duplantin, sa coiffe de plumes s'agitant à chacun de ses soubresauts.

« J'y suis, j'y viens », ment le Commissaire, qui, dépaysé, vient juste de revenir de son voyage intérieur. Enfilant sa tenue d'ancien officier des commandos de marine, il s'émerveille de retrouver, tout à trac, le fil de son discours. « Vous me demandiez, monsieur le Président, d'être bref, n'est-ce pas ? ».

« Mais oui, synthétique et concis, tout en faisant preuve de rigueur et de précision, bien sûr », convient le Président, son regard de vieux renard parcourant apparemment l'assemblée, mais se perdant en réalité dans le gris des brumes océanes où, s'il avait fait changer ses verres à vision progressive, le Président aurait aperçu les signes avant-coureurs d'un ouragan, peut-être de plusieurs, phénomènes pourtant si rares à Calour.

« De fil en aiguille, de témoignages en consultation d'archives, j'ai découvert, dans le bureau de Roseline Bizien, un rapport, rédigé conjointement avec Dimitri Piot, concernant l'analyse multifactorielle et pluridisciplinaire d'une réunion du Comité, une réunion, au demeurant, particulièrement orageuse. Ce rapport, d'une grande richesse méthodologique, truffé de tableaux statistiques, de graphes et de verbatims, est, dans sa structure, dans son cheminement, profondément marqué par l'expérience professionnelle de l'ancien inspecteur de police », reprend Lendorf, se levant et recommençant son manège autour de l'immense table ronde.

« Ancien inspecteur, certes, mais surtout que vous avez, Commissaire, contribué à former... », pointe, un tantinet ironique, Lequintrec.

« Piot fut certes mon collaborateur, mais son penchant pour les sciences sociales appliquées lui a permis d'acquérir ses propres ressources. Croyez-moi, mesdames et messieurs les Commissionnaires... », poursuit Lendorf en accélérant l'allure autour de l'immense table ronde, obligeant son auditoire à se tourner sans cesse.

« Oui, allons au fait, Lendorf, allons au fait », s'impatiente Tonarelli, crispé malgré la béatitude procurée par l'alcool fort que contenait sa pilule.

« Trêve d'interruptions intempestives, tonne Sybille Granvia, garante de l'équilibre psychoaffectif. Nous devons, je vous le rappelle, ensuite délibérer. Nous avons beaucoup de pain sur la planche. Veuillez donc laisser le Commissaire conclure. Que contenait donc ce rapport Bizien-Piot ? ».

Le silence confortable qui s'instaure encourage Lendorf à terminer le plus vite possible. Déjà, sur l'océan laiteux, le reflet d'un soleil estompé disparaît sous un couvercle de nuages qui va s'épaississant, tandis que les ouragans naissants enflent, enflent.

« Cela va vous paraître incroyable. J'imagine même que vous allez résister à cette découverte. Mais le rapport, rigoureux et documenté, je vous le répète, prouve, sans l'ombre d'un doute, l'existence de sectes au sein même des instances dirigeantes de la recherche ».

En effet, résume magistralement Lendorf, la réunion du Comité de sélection des meilleurs, analysée par Piot et Bizien, avait ceci de particulier qu'elle a été consacrée à la discussion d'un seul article, sélectionné par le progiciel *Vernichtung maximus*. À cette occasion, Lendorf a eu la preuve que *tous* les articles et leurs auteurs n'étaient pas éliminés. Certains, aussi incroyable que cela puisse paraître, survivaient, échappant aux programmes de destruction. Mais, tels des rescapés et des naufragés ayant survécu à une première série d'épreuves, ces miraculés de l'hécatombe devaient affronter ensuite la fureur de monstres bien plus terrifiants. C'est ainsi que les articles et les auteurs présélectionnés – « on ne dit pas nominés, allez savoir pourquoi ? », s'interroge *in petto* Lendorf -, étaient soumis au feu roulant des critiques proférées par les éminents membres du Comité, qu'ils aient ou non lu le texte, peu importe.

Et ce jour-là, l'article en question traitait de l'âme de deux espèces d'actants non humains, les poulpes ou céphalopodes, d'une part, et les langoustes ou *Palinuridae*, d'autre part. Le principal point de crispation portait sur le caractère recevable ou non des méthodes expérimentales, proposées dans l'article, pour enregistrer les émissions du ça, du moi et du surmoi de ces actants. Les auteurs, Yvain Rohnig et Amédée Teyrai, voulaient prouver, non que les céphalopodes et les *Palinuridae* avaient une âme - cela, la théorie actantielle l'avait admirablement établi -, mais qu'il était possible d'enregistrer les émissions psychoaffectives, pulsionnelles, de leur âme, de manière à valider l'hypothèse selon laquelle, dès les époques les plus anciennes, la Vie était dotée d'une structure - ou d'un système si l'on préfère - psychique articulée en trois strates (ça/moi/surmoi), faisant ainsi des humains, une espèce comme les autres. Pour obtenir les résultats les plus probants, au moins à ce stade de leur recherche, Rohnig et Teyrai avaient tenté d'enregistrer les émissions pulsionnelles de spécimens géants de chacune des classes (poulpes/langoustes), considérant que leur grande taille en faisait des cas représentatifs. Les terribles débats qui s'étaient alors engagés au sein du Comité avaient vu trois camps

s'opposer frontalement. Lendorf s'en souvient très bien. « La vigueur des controverses était telle qu'elle en paraissait presque pure », écrivaient Bizien et Piot, dans leur rapport. Le Commissaire y retrouvait, d'ailleurs, ce qu'il avait lui-même mis en évidence en relisant les transcriptions des interrogatoires. Il existait, pratiquement depuis la fondation du Comité, un jeu subtil d'acrimonies anciennes et de haines irréductibles, donc indépassables, entre trois clans viscéralement opposés. Le clan apparemment dominant avait été qualifié par Piot, peut-être aidé par Bizien, d'*adorateurs du Dasein* (A.D.S.), auxquels appartenaient, toujours selon Piot, notamment, le président du Comité, Tonarelli. Le deuxième clan, en compétition pour le contrôle du Comité, Piot l'avait appelé *les groupies du Dazeit* (G.D.Z.), entraînés d'une main de fer par Eulalie Jonquière-Duplantin et Hervé Lequintrec. Enfin, moins nombreux, moins pugnaces, mais pouvant opposer une significative force d'inertie, les gardiens du Dogme (G.D.D.), groupe fondé et dirigé par Jacques Maurin de la Brise, auquel était associé, il s'en souvient maintenant, Sofia Ndiaye-Compton – n'avait-elle pas rédigé sa thèse sous sa direction ?

Or, l'analyse de la réunion montrait que les G.D.D. étaient les plus critiques, les plus intraitables vis-à-vis de l'article. Leur rejet dépassait la discussion méthodologique. C'est un peu comme s'ils remettaient en cause le bien-fondé de la philosophie actantielle elle-même. Ils rejetaient en bloc l'article et ses auteurs, n'accordant aucun crédit à ce genre « d'élucubration », les considérant comme « fumeuses », et dénonçant les risques qui pesaient sur la science si l'on acceptait de tels « fumistes ». Mais, comme le soulignait le rapport Piot-Bizien, les G.D.D. tenaient des propos d'autant plus virulents qu'ils se sentaient, de fait, impuissants à enrayer le processus de destruction qu'ils dénonçaient. Ils étaient, au fond, résignés et ne protestaient plus que par principe, pour assumer une certaine posture, mais, s'avéraient, face aux menaces de destructions qu'ils voyaient s'accumuler, étrangement fatalistes. Las, sans doute, de trop de combats inutiles, de défaites marquantes, ils ne semblaient pas prêts à vouloir en enrayer le cours. Lendorf en avait déduit que le coupable du meurtre de Piot et de Bizien ne pouvait appartenir aux G.D.D.

Plus essentiel étaient, en revanche, les désaccords, manifestes et latents, qui régnaient entre les A.D.S. – au sein desquels se trouvaient Tonarelli, rappelons-le - et les G.D.Z. entraînés par Eulalie Jonquière-Duplantin. Le point de divergence concernait le choix des enregistreurs du ça, ainsi que la fréquence des échantillonnages. Pour les A.D.S., seuls les poulpes de plus grande taille pouvaient émettre des ondes pulsionnelles d'intensité suffisante pour être enregistrées par les détecteurs les plus perfectionnés. Il était donc totalement exclu de chercher à comparer l'âme des poulpes, mollusques dont l'apparition remonte à plus de 500 millions d'années, à celle des langoustes, protégée, encapsulée dans une épaisse carapace de nacre, opaque à la propagation des ondes pulsionnelles. D'autant que l'espèce était d'apparition beaucoup plus récente. Les G.D.Z., au contraire, tenaient pour acquis que tous les actants émettaient des ondes pulsionnelles détectables, défendant le protocole proposé dans l'article, le jugeant même « stimulant » et par moments, « jubilatoire ». Piot et Bizien, dans leur rapport, donnaient ainsi à Lendorf toutes les raisons de « soupçonner la secte des G.D.Z., très impliquée dans la lutte pour la défense de cet article, mais plus généralement pour la promotion du courant micro-actantialiste, courant qui, comme vous le savez mesdames et messieurs les Commissionnaires, s'oppose, bec et ongles, au courant macro-actantialiste, pour l'accès à toutes les positions dans le champ de la recherche ».

*

**

S'arrêtant soudain de tourner autour de l'immense table ronde, comme s'il s'éveillait d'un sommeil profond, Lendorf réalise que les protagonistes de la réunion du Comité, les sectateurs et les sectatrices dont il vient de décrire les postions théoriques et les postures idéologiques, sont tous assis là, tout près, feignant de l'écouter comme on écoute un conférencier parler de cas abstraits, d'objets d'étude. Tonarelli, Lequintrec, Jonquière-Duplantin, Maurin de la Brise, et les autres, tous suivent son récit d'enquête avec l'attention polie qui sied aux Commissionnaires recueillant l'avis argumenté d'un spécialiste. Il n'a pas fait le lien entre l'identité des membres de la Commission et les principaux acteurs de son enquête. Comment peut-on être à ce point « aveugle » à sa propre vision ?

Lendorf avait vécu en pleine déréalisation, emporté par la passion pour son métier d'enquêteur, ravi de dominer cette docte assemblée, persuadé de la tenir en haleine par l'intérêt que son récit suscite, soucieux aussi de montrer l'excellence de son savoir-faire à ces experts *es* contre-enquête, tout en étant soulagé de constater qu'existait un auditoire avec lequel partager, non seulement les résultats de sa recherche, mais aussi les hésitations, les tentatives infructueuses, les pistes prometteuses, les méandres de son raisonnement. Tandis que ses yeux, errant par-delà l'immense baie vitrée, scrutent l'horizon assombri de l'océan lui signalant l'arrivée imminente d'une vague de sombres ouragans, il comprend avec effroi qu'il a été l'objet, depuis son arrivée, d'une comédie stupide, d'une farce gratuite, que tous se sont joués de lui. Ils avaient, bien sûr, tous lu son rapport d'enquête - ou quelqu'un l'avait fait à leur place et avait rédigé à leur attention une note de synthèse mettant l'accent sur les principaux résultats et leurs conséquences. Tous savaient qu'il soupçonnait ceux que Piot avait appelé les G.D.Z.

« Et donc, Commissaire, l'article sur l'âme des poulpes et des langoustes a-t-il été publié ? », l'encourage à poursuivre le Président, comme s'il ne savait rien, comme s'il n'avait pas perçu, dans la soudaine interruption de Lendorf, que ce dernier avait fini par réaliser l'ampleur du piège dans lequel il s'était fourré.

« Bien sûr qu'il a été publié, s'écrie Lendorf, s'étonnant de retrouver sa voix d'officier de commando de marine en opération. Et vous le savez, vous le savez très bien, tous autant que vous êtes. Vous savez aussi que la publication de cet article - que d'aucuns ont qualifié de séminal -, a ouvert la voie à tout un courant de recherches et de publications sur l'enregistrement du ça, du moi et du surmoi d'espèces de plus en plus rudimentaires.

« Aux dernières nouvelles, surenchérit Lequintrec, l'avant-garde des expérimentations porte sur les émissions pulsionnelles des bactéries ou des protozoaires, je ne sais plus exactement ».

« D'autres, dessinant déjà un nouveau courant très prometteur, aux dires de certains commentateurs, envisagent de concevoir des dispositifs pour mesurer le Q.I. de ces actants non humains unicellulaires », complète la Présidente, férue, comme il se doit, de vulgarisation scientifique.

« Mais pourquoi toute cette mise en scène, pourquoi m'avoir fait venir jusqu'à Calour pour m'entendre dire ce que vous saviez déjà ? », reprend Lendorf, imaginant que tout cela n'est qu'un jeu pour les Commissionnaires, une mise à mort lente, l'exécution d'un verdict déjà prononcé.

« Nous y sommes, n'est-ce pas Sybille ? », suggère le Président en se penchant vers la gardienne du protocole. Lendorf perçoit la progression des ouragans qui, en vagues successives, semblent se précipiter vers le Golfe de Calour.

« Je le crois aussi », répond cette dernière, en se levant, souple et droite, aussitôt suivie, dans cette élévation, par tous les membres la Commission qui, comme un seul homme, se dressent, applaudissant bruyamment en agitant vivement leurs couvre-chefs à plumes.

Lendorf, qui avait repris sa marche en rond, s'arrête de nouveau. Il a dorénavant le dos à la baie vitrée et ne peut voir que les premiers ouragans ne sont plus qu'à quelques miles du Golfe. Tels des géants supposés déclencher la panique, leur rapide course va d'un instant à l'autre, percuter les calmes rivages de Calour.

« Commissaire Lendorf, en vertu des pouvoirs que nous nous sommes conférés, après en avoir longuement délibéré, et au vu des résultats de votre impressionnant travail d'enquête, compte tenu également de votre remarquable prestation orale, nous vous déclarons membre stagiaire de la Commission, si, bien sûr, vous l'acceptez », déclament ensemble les dix-neuf membres de la Commission. Les Commissionnaires masqués se dévoilent alors et Lendorf reconnaît Dimitri Piot, Roseline Bizien, Julien Dumortier.

« Prenez votre temps pour répondre, Commissaire, et d'ailleurs, asseyez-vous, votre place est parmi nous », s'empresse Eulalie Jonquière-Duplantin qui, étonnamment, se montre avenante.

« Mais, je ne connais rien en matière de recherche. Je ne saurai donner un avis sur la moindre question scientifique », se défend le Commissaire qui pressent le coup fourré. « Je me sens rigoureusement incompétent, ce serait une pure usurpation ».

Un rire démesuré éclate alors, envahissant la salle, ricochant en d'innombrables échos sur les murs et les vitres. Les Commissionnaires et les Commissionnaires ne peuvent retenir leur hilarité, certains en pleurant même de joie. Nul ne semble porter attention à l'obscurité qui progressivement colonise la salle de restaurant délibérative. Derrière l'immense baie vitrée, les vagues gigantesques soulevées par les ouragans balaient déjà les côtes de Calour, secouant les structures souples de l'île mobile.

« Mais nous non plus, Commissaire, nous non plus nous ne connaissons rien à toute cette poussière de sous-disciplines et de micro-objets d'étude, tous plus insipides les uns que les autres », défend Tonarelli. « Ce qui compte, c'est de savoir... ».

« Gérer ! » complètent en cœur les Commissionnaires.

« L'ignorance ne nous empêche en rien de prendre des décisions », ajoute Jonquière-Duplantin, « l'essentiel est de trancher, de sélectionner, d'éliminer, de classer... ».

« En peaufinant, c'est l'essentiel, la communication, la présentation des justifications, en la rendant rigoureusement inattaquable », jubile Piot, visiblement heureux d'avoir contribué à coopter son ancien maître.

« Ne faites pas cette tête-là, Lendorf », l'encourage le Président. « Cela fait plusieurs mois que nous vous observons, que nous vous étudions, si vous me permettez cette expression un peu cavalière. Et pendant toute cette période, expérimentale en quelque sorte, vous avez fait preuve de toutes les qualités requises pour accéder au grade et au rang de Commissionnaire stagiaire. Par exemple, Commissaire, ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi le ministère de la Police-Justice vous a laissé conduire cette enquête sans que vous obteniez officiellement l'autorisation nécessaire ? Ou bien encore, ne vous

êtes-vous jamais demandé pourquoi les corps des victimes n'avaient jamais été autopsiés ? Pourquoi le cadavre de Dumortier n'avait jamais été découvert ? ».

Tout en s'appêtant à répondre, Lendorf se souvient d'une phrase que son ancien subordonné, le lieutenant Dimitri Piot, avait affiché dans son bureau, en revenant d'une de ses rares semaines de congés qu'il prenait et qu'il consacrait à lire d'hermétiques ouvrages, pensant alors approcher de la Vérité :

« Le groupe dominant coopte les membres de la Commission sur des indices minimes de comportement qui sont l'art de respecter la règle du jeu jusque dans les transgressions réglées de la règle du jeu : le maintien, la bienséance ».

Le Commissaire sent confusément que cette phrase contient la réponse, mais il n'a pas le temps de s'y appesantir, la stridence des sirènes d'alarme l'en empêchant. Les ouragans sont sur Calour, l'île est secouée d'intenses tremblements. Les Commissionnaires, d'un geste précis, attachent la ceinture dissimulée dans les accoudoirs de leur siège, enfilent leur masque à oxygène, Lendorf les imitant de son mieux. Il a juste le temps de se demander si la Commission a découvert que le coach Piot est en réalité son infiltré et Roseline Bizien sa complice, qu'un soubresaut plus puissant renverse Calour, plongeant l'île artificielle dans l'obscurité moirée des flots nacrés. L'incident ne dure pas, déjà l'île, bien équilibrée, conçue pour résister aux plus puissants assauts de la Nature en colère, reprend sa position, son lent mouvement, retrouve sa vitesse de croisière, mettant le cap sur des régions moins tourmentées.

*

**